

Libretto

JUSTIN McCARTHY

L'AVENTURE
DE MAÎTRE
FRANÇOIS VILLON

Traduit de l'anglais par
HÉLÈNE CARON

libretto

Malgré les démarches entreprises par l'éditeur,
les ayants droit de la traductrice n'ont pu être joints.
L'éditeur les invite à se mettre en relation avec ses services.

© Éditions Libretto / Libella, Paris, 2020.

ISBN : 978-2-36914-559-2

À la taverne de la *Pomme de Pin*

Dans la sombre et vaste salle de la taverne de la *Pomme de Pin*, l'air doux de juin semblait avoir perdu toute sa pureté, comme un ange déchu. Il y était irrespirable, saturé de lies de vin et tout imprégné de l'odeur des jambons et des fromages ; épais et lourd de l'haleine des ruffians et des gueux qui, depuis le jour néfaste de sa fondation, en avaient fait leur repaire. La lumière vacillante d'un petit feu allumé dans l'âtre de l'immense cheminée – malgré le beau temps – éclairait la pièce, peuplait l'obscurité d'ombres mouvantes et fantastiques qui se profilaient en forme de doigts décharnés s'allongeant pour dérober, ou se fermant pour serrer le poignard perfide. Cependant ses hôtes semblaient s'y complaire en dépit des miasmes épars, et maître Robin Turgis, le gros tavernier, gonflé de vin et ruisselant de sueur, les contemplait avec jubilation ; il nageait pour ainsi dire dans son élément au vacarme des pots et des timbales, des rires sonores et des propos ponctués de jurons, qui l'assuraient que la *Pomme de Pin* jouissait de la faveur de ses familiers. L'intelligence de maître Robin était bornée, et son esprit médiocre ne s'aventurait pas au delà des sentiers battus. Les Bourguignons pouvaient marteler de leurs poings bardés de fer les murs de Paris ; la couronne battant neuf de Louis, onzième du nom, pouvait choir de son front ; l'honnête Robin s'en souciait comme d'une guigne, tant que la *Pomme de Pin* regorgerait de clients.

L'assistance était assez nombreuse ce soir-là pour combler tous ses vœux. Elle n'était point de celles qu'un honnête homme eût aimé fréquenter, mais plaisait au tavernier, car elle buvait sec et dépensait sans compter. Et maître Robin se souciait aussi peu de savoir d'où venait l'argent que de l'effet que pouvaient produire les copieuses rasades, souvent renouvelées, sur le cerveau et l'estomac de ses clients. Si quelque sbire l'eût questionné sur ses relations avec certaines mystérieuse confrérie des Coquillards, dont les exploits en l'art de la pince et du croc faisaient l'orgueil de la Cour des Miracles et l'effroi des bons bourgeois pourvus d'un coffre bien garni, il aurait haussé les épaules, hoché la tête et désavoué toute connivence avec une corporation aussi réprouvée. Néanmoins sa face se ridait de sourires lorsque son regard se posait avec dilection parmi l'assistance sur certains membres de cette confrérie les plus notoires, à l'aspect redoutable, aux vêtements fripés, tachés de vin de haut en bas.

Ils étaient au nombre de cinq, et quatre d'entre eux étaient serrés autour d'une table, dans le coin le plus confortable de la pièce, protégé qu'il était de la chaleur du feu par le haut dossier du banc, par hasard le plus rapproché de la grande porte – afin qu'il leur fût aisé, comme il leur arrivait parfois, de s'esquiver à la hâte – et des fenêtres aux rideaux rouges, afin qu'ils pussent, comme il leur arrivait rarement, humer une bouffée d'air pur. Robin Turgis les connaissait tous, les admirait tous, les craignait tous, et cependant leur tenait tête grâce à son délicieux vin de Beaune, et parce qu'il savait pratiquer la religion du silence et de la discrétion : le svelte René de Montigny, bien pris dans son justaucorps de velours pourpre, râpé et fané, à la tête fine et malicieuse, à la grâce italienne ; le gros Guy Tabarie, brusque, rouge et chauve ; Casin Cholet, à la forme héronnière, à la tête d'oiseau de proie ; Jehan le Loup, affûté comme son sobriquet, tels étaient les hôtes que

Robin Turgis observait et dénombrait avec quelque fierté ; car c'était le privilège incontestable de la *Pomme de Pin* de réunir si illustre compagnie. Sur le banc, la face au feu, Colin de Cayeux s'affalait, vaincu par un sommeil d'ivrogne, oublieux et oublié, l'air inoffensif d'un bon drôle qui cependant n'était ni inoffensif ni bon.

Chacun d'eux était accompagné de sa dame, et il y en avait une de reste, qui semblait le point de mire de ce brillant essaim de beautés. Ces fiers-à-bras s'étaient merveilleusement appareillés avec ces filles : ribaudes éhontées, outrageusement peinturlurées, aux atours voyants, aux traits jeunes mais fanés, belles d'impudence, dignes compagnes des patibulaires compagnons qui les cajolaient : Jehanneton, la belle heulmière ; Denise, Blanche, Isabeau. Et Guillemette, la fille du gros tavernier, ne dédaignait pas de coqueter avec ces brillants oiseaux du paradis des ruffians. Mais la sixième était une oiselle de tout autre plumage.

Dominant le tintamarre, la voix de cette femme s'éleva, claire comme l'appel d'un passereau, et l'atmosphère lourde sembla se rafraîchir, l'air étouffant se purifier. La chanteuse était une fille de vingt-cinq ans. Elle s'était plu à revêtir sa féminité d'un habit de jeune garçon, qui épousait son beau corps comme une seconde peau, et nulle part ailleurs que chez des fous on n'eût pu la prendre pour un homme. Elle était charmante ainsi dans son costume masculin, taché et défraîchi. Elle portait un pourpoint de velours vert et des bas de laine verts ; une ceinture écarlate, agrémentée d'une bourse, ceignait sa taille, et une plume était crânement plantée dans sa toque verte, de dessous laquelle ses longs cheveux blonds tombaient abondamment sur ses épaules. Elle s'assit sur le rebord de la table, une de ses belles jambes ballantes, l'autre appuyée sur le sol, tandis qu'elle pressait son luth sur son cœur comme on presse un enfant, et elle chantait comme s'il n'y avait autre chose à faire au monde

que de chanter. Hommes et femmes s'assirent, se pressèrent autour de la table sans mot dire, l'écoutant et la regardant; Colin, tout endormi qu'il était, dressa l'oreille; Robin Turgis prêta toute son attention, car il savait que cela valait la peine que tout le monde écoutât lorsqu'il plaisait à Huguette du Hamel de chanter.

Robin Turgis connaissait le passé de la belle : tout bleu qu'il était, son sang n'en était pas moins impétueux et, malgré sa naissance et son nom, elle était descendue, d'étapes en étapes, jusqu'ici; elle était devenue la déesse du temple de la *Pomme de Pin*. Sa voix était douce, le timbre avait un charme, une suavité prenante, avec une petite note plaintive qui faisait monter les larmes aux yeux, et elle proférait des paroles au gré de sa fantaisie vagabonde, douces comme le miel. Voici ce qu'elle chantait :

*Ô femme! grâce de la nature,
Qui portez dans vos traits,
Dans votre souveraine stature,
Les seuls humains bienfaits;
Vos beaux yeux mettent à la torture
Les fortunés amants.
Vite, ô femme! l'amour vous adjure
D'aimer quand il est temps!*

Sa voix se tut, ses doigts firent vibrer les cordes. Le beau René de Montigny jeta aux divinités familières un regard approbateur.

– Sacrebleu, le bon conseil, mes amours! s'écria-t-il.

Et, tout en parlant, il pressait contre lui sa plus proche voisine, attirait son menton de sa main libre et y appuyait le plus bruyant des baisers. À cette soudaine attaque, la fille poussa un cri; les autres couples riaient et s'étreignaient de même, mais la chanteuse, indifférente, éleva de nouveau sa

douce voix, et, cette fois, un arôme d'absinthe se mêlait à la douceur du miel :

*Demain l'opulente chevelure
Se couvrira de blanc
Et les grâces de votre cambrure,
Telles les neiges d'antan,
Disparaîtront comme la parure
Du verdoyant printemps.
Vite ! ô femme, l'amour vous adjure
D'aimer quand il est temps !*

La musique se faisait plus triste, et il y eut un court silence lorsque les dernières paroles s'envolèrent vers les poutres noircies, silence bientôt rompu par l'une de ces dames.

– Enné¹, voilà une triste chanson, l'abbesse, soupira Isa-beau.

Et son visage semblait avoir pâli sous son fard ; les traits assombris autour de sa bouche et de ses yeux accusaient les inévitables pensées que lui suggérait la ballade. Celle qu'Isa-beau appelait « l'abbesse » riait, et son hilarité sonnait faux après la rêveuse mélancolie de la chanson.

– Maître François Villon me la composa l'autre jour, répondit-elle. « Tu vieilliras, ô mon idole, m'a-t-il dit, et je te dédie cette chanson pour t'enseigner quelques vérités. »

Guy Tabarie, dont les touffes de cheveux roux irradiaient comme de petites flammes sa face rubiconde, porta les mains à la taille de la jeune femme et pencha son visage sur le sien.

– Embrasse-moi et n'y pense plus, bégaya-t-il.

D'une légère poussée, elle envoya l'importun, titubant, choir sur son siège.

– Je n'ai point de baisers pour des Jacques de votre espèce,

1. Enné, juron de filles galantes.

excepté pour François, riposta-t-elle, tandis que les autres éclataient de rire à la déconfiture du maraud. Ah, certes, pas un de vous ne pourrait écrire de pareilles chansons, où une ombre de tristesse se mêle à la clarté joyeuse.

La fille, que René au rouge pourpoint avait si cavalièrement embrassée, frissonna un peu.

– La belle raison, pour aimer un homme, murmura-t-elle, qu’il vous contriste – et elle regardait attentivement tous ses compagnons.

La chanson avait répandu sur le visage des femmes une douceur inaccoutumée, mais n’avait laissé l’empreinte d’aucune tendresse sur celui des hommes. Jehan le Loup, en véhémence protestation, donna si furieusement du poing sur la table que timbales et flacons s’entrechoquèrent.

– Sommes-nous ici dans une Cour d’Amour? grommela-t-il, découvrant, dans sa rage bestiale, ses canines jaunies. Il y a ici d’autres chambres pour roucouler – et, de son pouce levé, il désignait le plafond. Nous sommes ici pour boire; nous sommes ici pour jouer; au diable soient cotillons et sonnets!

Tout en grognant, il mêlait les dés avec entrain, et le cliquetis familier dissipait les visions moins familières. Il lança les cubes sur la table et, tandis qu’ils roulaient, des yeux avides comptaient les points, des doigts vifs ou hésitants pinçaient ou poussaient quelques pièces. Le charme de la musique était rompu. La mélodieuse abbesse, dont les yeux étaient étincelants et sans larmes, faisait osciller son corps souple de la table au banc, se faufilait parmi les joueurs et criait à Robin Turgis d’apporter encore du vin; puis, éparpillant quelques pièces d’argent sur la table empouacrée, elle s’abandonna au jeu.

Personne n’avait fait attention au léger dé clic qui révélait une main agitant le loquet de la porte de la rue, ni au léger craquement qui indiquait qu’on venait de l’ouvrir doucement; personne n’avait aperçu l’homme qui passait furtivement la

tête par l'entrebâillement et qui jetait des regards attentifs autour de lui.

Le nouveau venu était un personnage au visage lugubre, d'un âge incertain. Il portait le costume sévère des simples bourgeois et maniait avec dextérité le long pli d'étoffe qui tombait de son bonnet de drap, pour s'en couvrir le visage. Comme son regard explorait l'obscurité de la pièce, son sourire inquiet se mua bientôt en une horrible grimace lorsqu'il crut reconnaître les hôtes turbulents qui occupaient la table du coin. Assuré que personne ne l'avait remarqué, il entra subrepticement et, tenant la porte entrouverte, il invita d'un geste à le suivre un personnage qui se tenait encore dehors. Celui-ci, encapuchonné et vêtu comme le premier, se glissa rapidement, en tapinois, dans la pièce et se dirigea aussitôt vers l'angle le plus éloigné et le plus désert, sans regarder à droite ou à gauche, pendant que son introducteur, après avoir fermé la porte le plus doucement possible, s'élançait sur ses pas. Si maître Robin, qui faisait des grâces à ses turbulents habitués, avait pu deviner l'identité des nouveaux arrivés, dont il regardait la venue si indifféremment, sa face rubiconde eût pâli, son cœur eût failli à la pensée que la *Pomme de Pin* abritait la maléfique personne du Roi et celle de son satellite, Tristan l'Hermitte.

Les deux étrangers s'assirent à une petite table à l'extrémité de la pièce où l'abbesse et ses amis étaient si fort occupés, et le second personnage, écartant un peu le sombre pli d'étoffe qui lui recouvrait presque entièrement le visage, regarda curieusement autour de lui.

– Est-ce là l'aire ? chuchota-t-il.

Et son compagnon lui répondit à voix basse :

– C'est ici la taverne de la *Pomme de Pin*, Sire.

Le roi mit immédiatement un doigt sur sa bouche en signe d'avertissement.

– Silence, compère, silence, murmura-t-il. Trêve de titres

en ce moment. Ici je ne suis point Louis de France, mais un paisible citadin comme toi. Je suppose que nous devons boire quelque breuvage pour faire prospérer les affaires de la maison.

Son compagnon répliqua promptement que cela était indispensable. Mais Louis semblait encore hésiter.

– Le vin ne sera-t-il pas tout à fait inbuvable? demanda-t-il, en plongeant deux maigres doigts dans la noire poche de sa ceinture.

Tristan hocha la tête.

– Que non pas, il y a de fort bon vin ici, si vous savez vous y prendre pour en demander, en y mettant le prix naturellement.

– Personne ne sait mieux que moi comment s’y prendre pour demander quelque chose, gloussa le roi.

– Ni plus mal pour y mettre le prix, ricana Tristan.

Le roi fronça le sourcil.

– Alors pourquoi restes-tu à mon service? reprit-il aigrement.

Tristan haussa les épaules.

– Par plaisir de dévouement, je suppose. Mais voici le maître tavernier.

Robin Turgis se trouvait alors à côté d’eux, les examinant attentivement de ses petits yeux en vrille qui ne pouvaient cependant découvrir grand-chose de leurs visages emmitoufflés. Il attendait leurs ordres avec une sorte de déférence hargneuse, passant sur son front malodorant le revers de sa main sale.

– L’ami, dit Louis, narquois, reniflant l’odeur forte qui se dégageait de la personne du tavernier, vous voyez ici deux braves bourgeois qui viennent de faire affaires et qui veulent, comme de juste, s’arroser le gosier. Avez-vous quelque chose à nous offrir qui puisse satisfaire le palais et la bourse?

– Nous avons un petit vin blanc de Bourgogne, répondit onctueusement le tavernier, comme s’il dégustait l’article qu’il recommandait, à deux sols le flacon, qui est exquis.

L'énoncé de la somme toucha au vif l'instinct parcimonieux du roi.

– Par la Pâque ! s'exclama-t-il, il doit l'être, à ce prix-là.
Robin Turgis ne broncha pas.

Tristan trancha la question.

– Apportez-le, dit-il avec décision.

Et comme le tavernier s'en allait vers la cave, en traînant la jambe, Tristan rencontra le regard courroucé du roi braqué sur lui.

– J'épuise bras et jambes à votre service dit-il, mais je tiens à sauver mon gosier et mon estomac.

Louis ne répondit rien et garda le silence jusqu'à ce que le gros tavernier fit sa réapparition avec le vin tant vanté, qu'il déposa sur la table avec une couple de gobelets.

À contrecœur, Louis plongea les doigts dans sa bourse, en retira exactement la somme nécessaire au paiement et la déposa dans la grosse main de Robin Turgis. Mais Robin attendait toujours et Louis, le regardant avec surprise, rencontra le regard de reproche de Tristan.

– Donnez-lui deux deniers pour lui, murmura Tristan.

Le roi, avec une mauvaise grâce qu'il ne chercha pas à dissimuler, ajouta le pourboire demandé et vit s'éloigner le dos du tavernier avec une répulsion mal déguisée.

– Tu es généreux de l'argent des autres, compère, dit-il sèchement à son compagnon.

Mais Tristan ne prêtant nulle attention à son humeur querrelleuse, remplit les deux coupes du clair liquide doré et porta l'une d'elles sous le nez du maussade monarque. Son fin bouquet apaisa Louis ; il en absorba une bonne lampée, qui l'adoucit tout à fait, puis une autre, et il se pardonna, sans toutefois l'oublier, sa générosité. Du rebord de son gobelet, il lançait une œillade aimable à Tristan.

– C'est la vie, cela, mon vieux Tristan, murmura-t-il, tout à sa joie, en allongeant ses maigres jambes avec volupté.

Mais Tristan n'était pas d'humeur joyeuse.

– Espérons, en effet, que ce ne sera pas le trépas, mon bon Louis, rétorqua-t-il. Car j'aperçois parmi cette bande un couple de ruffians qui, pour le prix d'un gobelet de vin, pourrait vous embrocher, vous écharper et vous couper en morceaux.

Louis se prit à rire, mis en gaieté.

– Et ce ne serait pas pour rien, dit-il en aparté, au prix que coûte le vin ici. Mais tout cela est fort intéressant.

Tristan ne voulait faire aucune concession à la bonne humeur du roi.

– Quel intérêt y trouvez-vous? demanda-t-il. Quelques truands, des ribaudes et des filles qui se saoulent de compagnie... Vous trouvez la même société à la cour, un peu plus propre toutefois, et sans bourse délier.

Au souvenir d'une histoire qui lui revenait à la mémoire, une légère contraction s'esquissa sur les lèvres du roi. Se penchant en avant, il toucha la manche de Tristan.

– Compère Tristan, il y a à ma cour un savant qui m'a conté une jolie histoire orientale.

– Fasse le ciel qu'elle soit gaie, comme Votre Majesté les aime!

– Silence, l'ami; pas de Majesté ici. Il s'agit d'un roi d'Orient, un certain Haroun, surnommé, comme je le serai, le juste.

– Hum! grogna Tristan, sceptique.

Mais Louis, n'ayant rien entendu, continua:

– Son plaisir était de se promener la nuit, déguisé, dans les rues de Bagdad, de se confondre avec son peuple et, par ce moyen, d'apprendre beaucoup de choses pour le bien du royaume. Je suis son exemple et je compte apprendre beaucoup à mon tour.

Tristan regarda son doux roi avec compassion.

– Vous apprendrez probablement combien peu vous êtes populaire, ce que j'aurais pu vous dire sans tout ce déränge-

ment ; et vous l'échapperez belle, si on ne vous coupe pas la gorge par-dessus le marché.

L'ombre d'un sourire troubla l'ordonnance familière des rides du roi. Il but une autre gorgée de vin et son amabilité s'accrut.

– Tu seras toujours un oiseau de mauvais augure, murmura-t-il. Du courage, compère ; regarde-moi. Les Bourguignons sont sous nos murs ; mon trône oscille comme une balançoire, et cependant je fais bon visage.

– Il est fort heureux que quelqu'un au moins soit content dans le temps où nous sommes, remarqua Tristan.

– Oui, dit Louis, ouvrant ses deux mains et étudiant leurs lignes attentivement, je suis content.

Tristan l'interrompit brusquement :

– ... Content que les Bourguignons nous menacent sous les murs de Paris ; content que Thibaut d'Aussigny nous tyrannise dans Paris ; content que vos soldats se mutinent ; content que vos bourgeois boudent ; ma parole d'honneur, voilà quatre royales raisons pour un royal plaisir.

Louis, enjoué, branla le chef sous la mercuriale de son serviteur.

– Compère Tristan, demanda-t-il, sais-tu pourquoi je suis venu ce soir dans ce bouge ? Ce n'est certes pas en roi-errant, dans l'intention de tuer le temps, mais bien, sache-le, pour voir quelle sorte de compagnie fréquente notre grand connétable.

Les sourcils hérissés de Tristan se rapprochèrent de surprise lorsque le roi ajouta :

– Notre bon Olivier nous assure que notre cher Thibaut d'Aussigny s'est mis en tête dernièrement de parcourir les rues le soir et de hanter d'étranges tavernes comme celle de la *Pomme de Pin*, par exemple. Une curiosité de femme me tyrannisant, Tristan, j'ai eu l'idée de venir voir son jeu par-dessus son épaule.

Tristan riait sous cape.

– Le grand connétable a une dent contre vous depuis que vous faites les doux yeux à la demoiselle de Vaucelles.

– Elle s’est montrée vierge sage en le prenant en aversion, dit le roi, songeur.

– Et se montre-t-elle vierge folle en se défiant de Votre Majesté? questionna Tristan.

Louis haussa les épaules.

– C’est une orgueilleuse, compère. Lorsque je lui ai dit qu’elle me plaisait, elle est entrée dans une rage furieuse qui m’a quelque peu refroidi. Mais si elle n’est pas pour moi, elle n’est pas davantage pour Thibaut.

– Le grand connétable est un ennemi dangereux, remarqua Tristan.

Le roi répondit, l’esprit ailleurs :

– Tristan, j’ai fait un rêve étrange la nuit dernière. J’ai rêvé que j’étais un pourceau fouillant avec mon groin les rues de Paris et que j’avais trouvé une perle rare dans le ruisseau. Je l’ai ramassée et enchâssée dans ma couronne.

– Un cochon couronné, interrompit Tristan, cela ressemble à une enseigne de taverne.

Louis ne parut pas entendre l’interruption.

– Non, cher compère, dans un rêve rien ne semble étrange. Comme je te le disais, j’enchâssais cette perle dans ma couronne et sa clarté semblait rayonner glorieusement sur toute ma bonne ville de Paris, et je voyais toutes les rues et ruelles, toutes les tours et tourelles, plus distinctement qu’en plein midi, en été. Mais la perle semblait si lourde à mon front que je l’arrachais de ma couronne, et je m’apprêtais à la piétiner lorsqu’une étoile fila dans le ciel et retint mon geste...

Le roi regarda avec curiosité son compagnon qui semblait ne prendre aucun intérêt au récit de la royale vision.

– Rêves et étoiles, étoiles et rêves, ricana-t-il. Laissez les rêves aux femmelettes, Sire.

Louis se renfrogna.

– Ne raille pas, compère, mais dis-moi quels sont tous ces gens-là.

Et le visage fin et rusé de Louis pointa du nid du capuchon à la façon d'un oiseau, dans la direction des joueurs.

Tristan haussa les épaules.

– Toute l'élite des voleurs et des coquins de Paris. Les hommes appartiennent à la bande dite la confrérie des Coquillards et baragouinent un argot de métier qui confond toute la maréchaussée. Si Votre Majesté – une légère bourrade de Louis le fit regimber et prêter attention à son langage – si vous voulez prendre un bain de racaille, voilà vos gaillards. Les femmes sont des filles de joie. Celle qui, là-bas, porte un costume masculin se nomme Huguette du Hamel, une solide coureuse, que ces gens dénomment l'abbesse, car elle tient couvent d'amour. Quatre de ses mignonnes sont avec elle en ce moment. Jehanneton la belle heulmière, comme on la surnomme, Denise la chaussonnière, Blanche et Isabeau. Oh! ce sont d'aimables compagnes...

Le roi pinça ses lèvres minces en guise d'austère censure.

– Elles auront à répondre de cela dans l'autre monde, dit-il. Et les hommes?

– Dignes Adams de ces Èves malfaisantes, répondit Tristan. Ce mince personnage, en pourpoint rouge, est un certain René de Montigny, de noble souche mais pécheur endurci. Celui qui a les cheveux roux est Guy Tabarie; ils sont frères jurés en paillardise et en friponnerie. Le coquin à tête de furet qui chatouille le genou de sa voisine est Jehan le Loup. Fiers-à-bras et paillards, pendards et écumeurs: pour énumérer leurs crimes, il faudrait épeler l'Évangile à l'envers.

– Tu es de plaisante humeur, compère – et Louis ricana. Nos gibets ne chômeront pas de sitôt.

Tristan allait ouvrir la bouche pour approuver une opinion si agréable à ses oreilles, mais il en fut empêché par l'écho d'une voix qui chantait en dehors de la porte de la taverne.

C'était une voix d'homme, au timbre un peu dur, mal entraînée pour de bonne musique, mais qui cependant était assez ample et soutenue pour que les paroles se fissent entendre à travers les fenêtres aux rideaux rouges.

On eût dit d'une plainte à la Fortune :

*Puisque la prison m'a relâché
Où j'ai failli perdre la vie
Avec ses fruits amers qu'on envie,
Ah! dans quels chemins vais-je marcher?
Fortune me connaîtra mie
Puisque la prison m'a relâché.*

Si le roi dressa l'oreille pour écouter, et même si Tristan sortit un peu de sa léthargie, certes l'effet de la chanson fut instantané sur la compagnie des joueurs. L'abbesse bondit sur ses pieds et s'écria :

– C'est la voix de François !

– C'est, en effet, son ineffable voix, agrée René de Montigny, en empochant ses gains.

Robin Turgis, élevant les mains dans un comique désespoir, murmura :

– Voilà le diable de nouveau hors de l'enfer.

Tous les hommes et toutes les femmes avaient les yeux anxieusement tournés vers la porte.

– Quel est donc ce quidam, interrogea Louis, dont l'arrivée semble tellement émouvoir ces oiseaux de nuit ?

– Le plus extraordinaire drôle de tout Paris, répondit Tristan, un certain François Villon, érudit, poète, ivrogne, escrimeur, coureur de filles, bavard, maître ès arts à la plume, à la pointe et au pichet. À la Cour des Miracles on l'appelle le roi des Coquillards. Vous en jugerez vous-même.

Maître François Villon

Comme Tristan venait d'achever ces mots, le loquet cliqueta, la porte de la taverne s'ouvrit avec fracas et le regard du roi se posa sur une étrange figure encadrée dans l'entrée.

L'homme était de taille moyenne, maigre, mince, décharné; son visage émacié et ardent était bronzé par les soleils et les vents de plus d'un quart de siècle et portait les traces profondes d'une vie tumultueuse. Ses cheveux noirs étaient longs et mal peignés; les plus nobles lignes de ses joues et de son menton étaient défigurées par une barbe vieille d'une semaine; ses yeux étaient brillants et vifs; son regard inquiet et compréhensif. Un physionomiste eût pu deviner, derrière le beau front, le foyer de hautes pensées; sur les lèvres mobiles, les traits d'une infinie tendresse; sous le regard farouche, la flamme divine. Il portait un costume qui, jadis élégant, était devenu de toutes les couleurs; si rapiécé et si fripé qu'il lui donnait l'aspect d'un fastueux épouvantail. Son manteau en lambeaux se balançait sur une longue rapière, son chef hirsute était couronné d'une toque battue par tous les vents, grotesquement ornée d'une plume de coq. Dans le ceinturon de cuir une plaquette voisinait avec une dague.

Malgré ce bizarre accoutrement, l'œil exercé du roi ne pouvait s'empêcher de remarquer un je-ne-sais-quoi de noble dans le port du chenapan, de découvrir des qualités viriles sous les haillons. Celui-ci se tint un moment sur le seuil de

la porte dans une extraordinaire attitude de salutation avant de la refermer violemment derrière lui et il se dirigea d'un pas preste vers ses amis.

– Eh bien, mes cœurs, comment va ? cria-t-il, joyeusement, comme il s'avavançait, tête en avant, mains tendues. Vous ai-je manqué, mes enfants, et vous, fillettes ?

D'un bond, Huguette fut à son côté, lui jetant les bras autour du cou, lui faisant mille caresses folles.

– Certainement tu m'as manqué, soupira-t-elle. Où donc étais-tu, petit sapajou ?

Maître François la regarda un moment avec un air singulier de compassion. Alors, se dégageant de son étreinte, il s'écria :

– Qu'on m'apporte du vin pour me rincer le gosier, j'ai le goulot desséché !

Tous tendirent leur gobelet à maître François, le conjurant d'y boire, mais il les écarta impérieusement.

– Non, merci, je veux boire dans mon verre, dit-il. Où donc est ce tavernier du diable ? Maître Robin, venez ça !

Robin Turgis, qui s'était durant ce temps tenu à l'écart, considérant le nouveau venu sans plaisir apparent, s'approcha lentement, les pouces dans la ceinture, l'air morose.

Maître François, l'apostrophant, lui arracha le bonnet graisseux planté sur sa caboche et l'envoya rouler sur le sol.

– Pourquoi ne salues-tu pas les gentilshommes de mon espèce qui honorent ton échoppe ? Apporte-moi un pot de ton meilleur vin de Beaune, pourvoyeur de gibets, pour boire à l'extermination des Bourguignons.

Robin Turgis ne broncha pas, mais ses petits yeux se firent plus petits en le dévisageant.

– De quelle couleur est ton argent aujourd'hui, maître François ? demanda-t-il d'un ton bourru.

En un clin d'œil, la main brunie et sale du poète avait saisi sa dague, et il y avait dans sa voix quelque chose de farouchement hargneux lorsqu'il répondit, menaçant :

– La couleur du sang quelquefois.

Mais le tavernier, nullement troublé ni intimidé, tenait bon.

– Trêve de fanfaronnade, maître François, dit-il fermement. Nous avons un roi de France, et le nom de ce roi est bel et bien gravé sur sa monnaie. Montre-moi un Louis XI et je te montrerai mon vin de Beaune.

Le farouche visage de maître François se colora ; il ne savait s'il devait rire ou se fâcher de ce dilemme. Huguette et Montigny avaient en même temps fouillé dans leur poche pour y chercher l'argent nécessaire à l'écot du poète lorsque, à la surprise de Tristan, le roi prévint leur générosité. Se levant avec un empressement qui lui faisait honneur, il s'avança vers maître François et le salua d'un gracieux geste de la main.

– Voulez-vous me permettre de vous rendre un petit service ? débuta-t-il poliment.

Et, comme Villon, dans sa surprise, se détournait pour le dévisager, il continua :

– Voulez-vous me faire l'honneur de boire à mon compte ce vin de Beaune que prône tant notre hôte ?

L'étonnement de Villon n'avait point affaibli son sens de l'opportunité. Un dieu surgissait tout exprès d'une boîte pour offrir des boissons fraîches à des gosiers altérés. Maître François rendit le salut avec un air majestueux de condescendance, tandis que le reste de la compagnie dévisageait le bourgeois qui venait ainsi se jeter parmi eux et que Tristan, maudissant la témérité du roi, tâtait la dague qu'il portait dissimulée sous sa mante.

Le geste protecteur de la main de Villon était magnifique d'effronterie, et les paroles qui accompagnaient ce geste merveilleusement assorties.

– Votre honnête procédé me fait vous estimer, monsieur. Louis s'inclina.

– J'ai laissé ma bourse sous mon traversin, ce matin – un éclat de rire accueillit cette facétie – et ce mécréant me refuse

tout crédit. Combien il est rare de rencontrer un gentilhomme dans un cabaretier!

Impassible, Louis écoutait Villon.

– Cependant la vente de si noble denrée devrait conférer quelque noblesse au vendeur, dit-il gravement.

Alors, s'adressant à Robin qui assistait, bouche bée, à ce colloque, il le pria d'apporter un flacon de son meilleur vin et, ce disant, il tendit une pièce d'argent que Robin s'apprêtait à saisir de ses doigts gras, mais trop tard, car, à la vue de la pièce, les yeux de maître François avaient étincelé, et sa maigre main brunie, rapide et preste comme la serre d'un vautour, s'était interposée entre la main du roi et celle de l'hôtelier, s'était emparée de la pièce, la tenait et la contemplait avec une admiration qui confinait à l'extase.

– Est-ce là la monnaie de notre bon roi? demanda-t-il.

Et, arrachant son sordide bonnet, il s'inclina profondément devant la pièce vénérée.

– Que Dieu bénisse Sa Majesté, car je lui dois ma liberté. Il y eut amnistie lorsqu'il vint à Paris. J'étais par hasard à ce moment-là sous les verrous, – victime d'ailleurs d'une erreur judiciaire et (ici il fit une pause pour lancer une fine œillade à ses compagnons, qui vociférèrent à l'envi) on fut assez bon pour me jeter dehors. Voulez-vous ajouter à votre amabilité, vénérable gentilhomme, (et maître François, se tournant et se retournant, saluait avec solennité son amphitryon inconnu) la faveur de garder et chérir ce jeton à l'effigie de notre cher monarque, en souvenir de cette mémorable rencontre?

Malgré toute sa magnanimité, Louis ne put s'empêcher de faire la grimace tout en répondant:

– Mais certainement.

Discrètement, il fit signe à Robin Turgis qui, décrivant un grand cercle autour de maître François, se glissa auprès du roi, reçut une autre pièce et s'en fut quérir prestement le flacon demandé.

De son coin Tristan surveillait les événements avec une joie féroce.

– Maître Villon, maître Villon, se murmurait-il intérieurement, tu le regretteras sûrement.

Et dans son esprit il se représentait la fantastique figure faisant des contorsions et des grimaces en face de Louis, au bout d'une longue corde qui pendait d'un haut gibet.

Maître François, loin de soupçonner la cruelle ironie de la minute présente, envoyait un baiser du bout des doigts à son protecteur.

– Vous êtes, incontestablement, un vieux gentilhomme très obligeant, dit-il, l'air approbateur.

Louis fronça légèrement les sourcils.

– Vous revenez sur mon âge à tout instant, dit-il. Cependant vous ne semblez pas être vous-même un jouvenceau.

Cet aimable reproche sembla irriter davantage les amis de Villon que Villon lui-même. Les hommes semblaient disposés à malmener ce curieux citadin ; et les femmes lui ricanaient méchamment au nez. Casin Cholet proposa brusquement de lui secouer les grègues et Huguette demanda, avec la plus emphatique impolitesse :

– Et quel âge lui donnes-tu donc, tête de noix ?

Mais Villon fit signe à ses turbulents compagnons de se tenir tranquilles.

– Patience, mes jolies, dit-il doucement. Patience, mes braves Coquillards. Si notre ami est curieux, il en a acquis le droit.

Et comme il parlait, sa face disparut un instant derrière le grand gobelet de Beaune que lui tendait Robin Turgis à ce même moment. Ranimé par la généreuse boisson, il reprit :

– Depuis trente-trois ans que je paie mon tribut à la vie, voilà où j'en suis. Une bourse légère est une calamité, mais un cœur léger et des amours légères sont de grandes compensations.

Et comme il achevait ces mots, il tapait sur sa bourse dont le vide ne rendait aucun son, il se tambourinait légèrement la poitrine en s'inclinant galamment devant le beau sexe qui l'admirait.

– Vous êtes philosophe, dit le roi.

– Tu es un Jésus, s'écria l'abbesse, en entourant de ses bras le poète dans une étreinte passionnée.

L'hommage de la jeune femme ne parut pas être absolument du goût de Villon, car il s'en dégagea promptement, disant :

– Tout doux, l'abbesse, tout doux ! Les épaules me cuisent et les côtes me font trop mal pour me livrer à des enlacements.

Il y avait une telle décision dans l'attitude de Villon que la curiosité de la bande, piquée au vif, trouva un porte-parole en René de Montigny qui lui demanda, avec sollicitude, ce qui lui était arrivé.

Villon secoua la tête, recourut à son pot, d'où son visage émergea plus mélancolique encore...

– Vous voyez en moi, mes amis, soupira-t-il, une victime de l'amour...

Et son visage prit une expression si lugubre que Louis fut sournoisement tenté de rire et qu'Huguette, vibrante de colère, se précipita sur Villon pour lui demander raison de ses paroles. Villon calmait gentiment sa nervosité.

– Chut, chut, ma chère ! Il y a amour et amour, tu le sais bien. Je ne suis qu'un vaurien, qu'un vagabond, rien de moins, et il m'est arrivé de t'aimer, toi et tes pareilles, Isabeau ici présente, et Jehanneton.

À cette allusion à ces deux novices, l'abbesse se retourna du côté des deux filles, écumant de rage.

– Alors, coquines, s'écria-t-elle, vous faites de l'œil à mon homme !

Saisies de terreur, elles se reculèrent, mais maître Villon, qui semblait être tombé dans une profonde méditation, diva-

guait comme dans un rêve, aussi indifférent à la *Pomme de Pin* et à ses hôtes qu'eût pu l'être un berger solitaire gardant son troupeau sur le versant d'une colline.

– Mais je suis aussi, Dieu me pardonne, un rimailleur, ayant pour chandelles les étoiles, pour parfums les roses, et parfois les poètes aiment à leur façon. Et c'est ce qui m'est arrivé pour mes péchés et pour mon malheur.

Il laissa retomber son menton sur sa poitrine ; la plume de coq pendait lamentablement ; le poète semblait tout décontenancé.

Huguette, fatiguée de lancer des regards furibonds à ses nonnettes, tourna de nouveau toute son attention méprisante vers son triste amant.

– Pleure, bébé ! dit-elle, sarcastique, montrant du doigt par dérision maître François, dans les yeux duquel, à la vérité, l'observateur attentif eût pu discerner la menace des pleurs.

Jehanneton, piquée d'une curiosité bien naturelle et aussi par le désir de vexer Huguette, s'approcha de Villon, et d'une voix pressante :

– Conte-nous donc tes amours, François.

Et sa prière trouva en Louis un appui immédiat. Son aventure, digne d'un conte des *Mille et Une Nuits*, l'enchantait, et il avait pour les histoires le goût d'un enfant.

– Puis-je joindre mes prières à celle de cette dame, dit-il, si toutefois la présence d'un étranger ne vous gêne pas ?

Villon, moqueur, se retourna en riant de son côté.

– Mon Dieu, non, répondit-il. J'ai depuis longtemps banni toute réticence de mes discours et peu me chaut de parler, à n'importe qui, de ma bourse vide, de mon ventre vide, de mon cœur vide. Assemblez-vous tous autour de moi, couillons et tire-laine, et oyez l'étrange aventure de maître François Villon, clerc de Paris.

Des applaudissements joyeux accueillirent ces paroles. Jehan le Loup, s'emparant d'un baril vide, placé dans un coin,

le roula en avant, le mit debout et invita Villon à s'asseoir sur ce trône bizarre. Le poète sauta légèrement sur ce perchoir improvisé, s'assit les jambes croisées, tenant des deux mains sa longue rapière contre ses genoux. Hommes et femmes l'entourèrent, comme abeilles autour d'un rosier. Huguette prit place à ses pieds sur un tabouret, Jehanneton s'étendit par terre de tout son long, les yeux braqués sur son visage. Robin Turgis, grimaçant, enfourcha un banc à quelque distance.

Louis profita de l'occasion pour murmurer à l'oreille de Tristan qu'il trouvait le personnage divertissant, ce à quoi Tristan répliqua, d'un ton bourru, que pour sa part il lui faisait l'effet d'un triste singe. Louis aurait pu discuter ce jugement, mais son attention était retenue par la voix de Villon qui, confortablement installé sur le baril de vin, commençait le récit promis.

Un philosophe eût trouvé un je-ne-sais-quoi de pathétique dans le tableau qu'offrait le drôle déguenillé, entouré des plus sombres fripouilles, son pauvre corps tout tremblant, son visage vibrant d'émotion, sa lèvre railleuse et ses yeux pleins de tristesse ; au roi sardonique, il n'offrait rien moins qu'un sujet de divertissement.

– Sachez donc, démons très chers, et vous, fleurs toujours belles, qu'il y a trois jours, les pieds dans la boue, ce qui me plaît, et les yeux au ciel, ce qui me récréé, – je ne parle, honnête citoyen, qu'en parabole ou allégorie, stratagème cher aux écoliers, – je vis entre moi et le ciel le visage d'une dame, le plus joli visage que j'aie jamais vu.

À ces mots, l'abbesse commença à déverser le trop-plein de son indignation, affirma que l'orateur n'était qu'un sale cochon, mais Villon, sans prendre garde à ses criaileries, poursuivait son récit :

– Elle allait à l'église, – que Dieu la protège ! – mais elle regardait de mon côté en passant, et bien qu'elle ne m'ait pas plus prêté attention qu'à un ver de terre, je ne la quit-

tais pas des yeux ; je l'ai vue une fois et pour toujours. Nous autres, poètes, nous chantons beaucoup l'amour, mais la plupart du temps nous n'en savons rien ou fort peu de chose, et, lorsqu'il vient, il nous rend idiots. Cela m'a rendu tellement idiot que... devinez quelle chose idiote j'ai pu faire ?

Et son visage mobile interrogeait chacun de ses auditeurs, mais sa bouche moqueuse démentait la tristesse de ses yeux.

– Vidé un pot pour oublier, insinua Montigny.

Blanche n'était pas moins pratique.

– Embrassé une fille pour la même raison, s'écria-t-elle. On m'a fait ce coup-là plus d'une fois.

– Volé sa bourse, suggéra Casin Cholet, en hochant sa tête de barbet d'un air entendu.

Jehan le Loup dit, le regardant du coin de l'œil, l'air goguenard :

– Serrée de près dans la foule et pincée.

Et, joignant l'action à la parole, il se mit en devoir de pincer l'épaule dodue de Blanche.

Maître François, d'un geste de mépris, dissipa toute cette fripouillarde philosophie.

– Ta, ta, ta, chantonna-t-il. Quelque chose de bien plus idiot que tout cela, je l'ai suivie à l'église.

Tous restèrent muets d'étonnement. Seul Colin de Cayeux eut assez de présence d'esprit pour exprimer sa surprise en un sifflement prolongé. Louis se signa maintes et maintes fois sous sa mante.

– Vous ne hantez pas les églises, monsieur ? demanda-t-il avec aigreur.

– Non certes, vieux renard, à moins qu'il n'y ait un tronc à ouvrir ou un vase d'or à voler.

Guy Tabarie l'interrompit brusquement par le cri de « Cave » et une œillade significative du côté des étrangers ; mais Villon le railla de ses craintes.

– Allons donc ! s'écria-t-il, se penchant en avant et

s'amusant à frapper le dos de Louis à petits coups, du plat de son épée. Ce bon vieillard a une honnête figure, et il comprend la plaisanterie. N'est-ce pas, mon vieux lapin ?

Louis se recula en faisant la grimace, et Tristan bouillonnait de colère.

– Heureusement que je la comprends, dit-il en regardant son compagnon à la dérobée.

Villon poursuivit son récit.

– Je me réfugiai là dans l'obscurité, les genoux sur les froides dalles, et je me remémorais sa beauté dont la louange était douce à mes oreilles, le goût de sa beauté, amer à mes lèvres, la souffrance de sa beauté qui me ravageait le cœur, et je priais pour la revoir encore.

À ces mots, Huguette, qui avait écouté le conteur avec une férocité toute féline, s'empara d'un broc de vin et s'apprêtait à le jeter à la tête du poète, lorsque, ce voyant, Guy Tabarie, avec une dextérité remarquable, la désarma avant qu'elle n'eût fait le geste. Rageusement, elle se rejeta sur son tabouret, tandis que Villon, tout à fait inconscient du péril écarté, poursuivait son récit décousu.

– Et l'encens me chatouillait les narines et les saints enlumés se moquaient de moi, et des bouts de rimes ou de prières dansaient dans ma cervelle, et je me sentais ivre comme si j'avais absorbé quelque généreuse liqueur. Et elle s'en fut, et moi après. Elle reçut de mes doigts l'eau bénite.

Villon baissa la voix révérencieusement ; Huguette mit à profit la pause.

– J'espère, interrompit-elle méchamment, que tu as été brûlé jusqu'aux os ?

Maître Villon secoua la tête.

– Plus profondément, crois-moi. Dehors, sur les marches de l'église se tenait un jeune blondin, aux joues roses, qui la salua, et tous deux partirent d'un pas léger. Ils arrivèrent bientôt devant une porte cochère où ils s'engouffrèrent, et,

ce faisant, elle se tourna vers son cavalier ; je revis une fois encore son visage et je le perdis de vue, car les larmes montèrent à mes yeux.

Poussant un profond soupir, il se tourna vers Louis.

– Je suppose que vous vous demandez pourquoi je parle de tout cela, mais lorsque mon cœur déborde, il faut que je le soulage ou j'étouffe !

– J'ai appris à ne m'étonner de rien, répondit Louis tranquillement.

Villon reprit le fil de son histoire.

– Je saluai le galant et le priai de me donner le nom de la dame. Il me prit pour un fou, mais il me le donna.

Une seconde après, Huguette était sur ses jambes et, nichant son visage ardent contre celui de Villon, elle soupira d'un air câlin :

– Et quel est le nom de cette dame, cher François ?

Maître François épiait son regard incisif avec un sourire tranquille.

– Allons, sois gentille, murmura-t-il. C'était Sa Majesté la reine.

Des éclats de rire assourdissants accueillirent cette saillie qui mit Huguette dans une colère noire. Louis, royalement furieux, fit mine de se lever pour protester, mais la lourde main de Tristan s'appesantit sur son épaule et le retint. Villon remarquant son irritation, lui fit signe, d'un geste amical, de ne pas s'agiter.

– Allons, allons, que votre loyalisme se rassure, vieux nigaud ; ce n'était pas Sa Majesté la reine, mais son nom, je ne le dirai à personne, bien qu'il soit écrit sur mes épaules en caractères bleus et noirs.

Cette déclaration excita un murmure de surprise dans l'assemblée.

– Est-ce que le freluquet rose et or t'aurait rossé ? demanda Montigny, interprétant la curiosité générale.

– Non, non, répondit Villon. Cela m’est advenu de cette manière. Nous autres, rimailleurs, nous attachons du prix à nos élucubrations. Donc, brûlant d’amoureuse flamme, je composai quelques rimes en l’honneur de la dame et les lui envoyai, calligraphiées sur un parchemin qui m’a coûté un dîner.

– Pensiez-vous donc qu’elle allait se laisser prendre à votre appel comme un oiseau à la glu? demanda Louis plaisamment.

Villon soupira de nouveau.

– En ces sortes de folies un ménestrel se croit toujours un nouvel Orphée, capable de tirer une femme des Enfers aux accents de sa lyre. Mais j’ai eu une réponse. Ah! certes, et quelle réponse!

Soudain, il tomba dans un morne silence qui n’était pas du goût de la compagnie, qui prenait grand intérêt à l’aventure. Montigny, se penchant en avant, lança une bourrade à Villon, qui le fit tressaillir, et hurla :

– Quelle fut cette réponse?

Villon se mit à rire, d’un rire bruyant, sans joie, sans âme.

– Un jeune homme, qui semblait être un page, m’aborda, il y a trois jours. Il me demanda si j’avais envoyé des vers dans certaine demeure. Si oui, il me pria de le suivre immédiatement. Je le suivis donc, docile comme un agneau, le cœur battant la chamade, jusqu’à une place déserte, où trois escogriffes, armés de longs bâtons, tombèrent brusquement sur moi. J’étais pris au dépourvu, je n’avais d’autre arme que ma dague, les coups pleuvaient drus comme grêle sur mon dos, je pris le parti, je l’avoue sans honte, de m’enfuir. Les drôles me poursuivaient, criant à tue-tête. Je les conduisis dans un quartier de Paris où leur vie n’eût pas pesé lourd s’ils n’avaient pris le parti de renoncer à ma poursuite. J’ai rarement été rossé et bâtonné aussi cruellement, et ma pauvre échine et mes côtes sont d’une sensibilité toute féminine. Je ne m’embarquerai plus sans Excalibur.

Et, ce disant, il tapotait la garde de son épée.

Huguette lui jeta un regard farouche.

– Est-ce que cela t'apprendra à ne plus faire l'imbécile ? demanda-t-elle, la bouche hargneuse.

– Oui, cela m'apprendra à ne plus faire l'imbécile, dit Villon, tristement. La marque de la bête est sur moi et je ne rêverai plus de songes.

Il se secouait comme s'il eût voulu se débarrasser des souvenirs qui s'imposaient à lui et il tendit son gobelet vide à Montigny, disant :

– J'ai soif. À boire !

Comme Montigny remplissait le gobelet de son chef, Louis observa :

– Vous buvez plus qu'il ne convient pour votre santé, monsieur.

Villon, furieux, se tourna vers lui, le regard enflammé, la face cramoisie.

– Occupez-vous de vos affaires ! hurla-t-il.

Et tous firent chorus avec lui.

– Que peut donc faire un homme, si ce n'est boire, lorsque la France va au diable, lorsque les Bourguignons campent derrière les remparts, dans les champs libres où j'allais jouer étant enfant, et qu'un dadais siège sur le trône et les laisse assiéger la ville ?

Les truands ricanèrent. Tristan murmurait en aparté :

– Vous vous repentirez de ces paroles, maître Villon.

Le roi risqua une question.

– Sans doute feriez-vous mieux que le roi si vous chaussez ses bottes ?

– Si je ne pouvais mieux faire que Louis le fainéant, Louis le poltron, avec son pouvoir et tous ses avantages, je veux qu'Huguette jamais ne m'embrasse.

Ses joyeux compagnons se mirent à rire et Huguette murmura, boudeuse :

– Peut-être bien que jamais plus elle ne t’embrassera.

Isabeau s’avança à pas de loup, insinuante et cajoleuse comme une chatte, vers Louis et lui dit :

– Notre François a écrit des vers sur la façon dont il se conduirait s’il chaussait les bottes du roi...

Louis était toujours le plus galant du monde.. Il entoura de ses bras le corps élancé de la jeune femme et l’attira sur ses genoux.

– Vraiment, dit-il, jolie mignonne? Or ça, poète, qu’attendez-vous pour nous dire ces vers?

Villon, faisant le modeste, avait bien essayé d’empêcher Isabeau de parler de sa poésie, mais bientôt il changea de ton.

– La dois-je dire, la puis-je dire? Car c’est une chanson sincère qui pourtant me coûterait la tête si elle venait jamais aux oreilles du roi. Mais aucun de vous n’est de taille à parvenir jusqu’à lui; allons-y donc!

Et, poussant un cri, Villon sauta sur ses pieds, s’enveloppa dans son manteau déguenillé, arbora une attitude de défi et commença à déclamer son poème. Louis, pour mieux entendre les paroles qui tombaient des lèvres du farouche poète, mit ses mains en cornet derrière ses oreilles.

*Bon peuple français qui bien amez
Votre pays, ses champs, ses landes,
Et ses terres, ses guérets semés,
Vous êtes une sottie bande
De moutons mal gardés, tout galeux,
Sentant le moisi, puant le rance.
Ne seriez-vous donc pas plus heureux
Si Villon était Roi de France!*

Louis jeta à Tristan un regard furieux, les truands se frottaient les mains et jubilaient; Villon souriait et continua ainsi :

*Esgardez-moy cest roy tout tortu,
Rebignez-moy ce trône qui branle
Soubz ung vilain roquet mal pattu
Qui dans sa robe d'or tremble :
Est-ce donc là le Sergent de Dieu,
Qui vous tient tous dans sa mouvance ?
Ah ! que vous seriez bien moins râleux
Si Villon était Roi de France !*

Le visage du roi était un chef-d'œuvre d'ironie. Tristan était pourpre de rage. Le reste de l'assemblée applaudissait à tout rompre et Villon rayonnait de leur approbation.

*Ses ministres, issus du tripot,
Mettent fort à mal sa finance ;
Ils ne vous donnent à boire au pot
Que les vins surs, maigre pitance !
Ils sont aux galères, les bons fieux,
Condamnés par mortelle sentence.
Où seriez-vous, très illustres gueux,
Si Villon était Roi de France !*

Un toast formidable accueillit ces paroles. Les yeux du poète se dilataient comme il reprenait haleine pour lancer l'envoi de sa ballade :

*Louis le petit, fais toujours semblant
D'estourbir de ta fine lance
L'ennemi, qui serait moins puissant
Si Villon était Roi de France !*

Un rugissement d'enthousiasme sortit de toutes les gorges de la bande. Montigny envoyait des bourrades à Villon avec des :